

Mais, les deux derniers textes nous ramènent aux questions premières, préférant les rouvrir au lieu de tirer d'impossibles conclusions ou de fort peu définitifs bilans. D'ailleurs, Jean Durançon (« Le droit à l'essai », pp. 227-236) cite Jorge Luis Borgès en ouverture (« L'idée de texte définitif ne relève que de la religion ou de la fatigue ») et, à l'instar de l'Argentin, semble affectionner la forme de la boucle, de la reprise par bribes ou de la spirale : « Le droit à l'essai comme droit à l'erreur ? : un essai est toujours ce qui *commence*. Cela peut aboutir – ou non. Cela peut être une réussite : un essai magistral. Ou une tentative avortée : ce qui n'a pas trouvé sa *forme*. La forme qui lui était nécessaire. À elle. Non à ce qui la précédait. Mais quelle pensée précéderait la pensée ? Dont le développement se serait interrompu avant terme. Où le souffle aurait manqué. Où quelque chose aurait été dit, mais où tout serait à *reprendre*. Pas à recommencer. À reprendre. Et c'est là toute l'histoire de certains cinéastes : la reprise, non tant des thèmes que des figures et des forces. Quelque chose attend là. Quelque chose se fait attendre. Et le cinéaste passe sa vie à trouver la formule » (p. 227). Et Jean Durançon de citer Charlie Chaplin, Erich von Stroheim, Josef von Sternberg, Alfred Hitchcock, Robert Bresson, avant que Jean-Louis Leutrat ne clôture par un envoi (« Essai transformé », pp. 237-249) : se penchant sur un essai de Siegfried Kracauer mal connu et resté inédit en français, *Theory of Film* (1960), Jean-Louis Leutrat rend sensible la tension vers l'essai à l'œuvre dans la forme du diptyque, ou du moins dans certains ouvrages conçus ou envisageables sous la forme du diptyque.

Par le biais du général ou du particulier, de la théorie ou de l'analyse, chaque contribution aura parcouru le territoire de l'essai, frange à peu près inépuisable du septième art, en aura tiré de la substance ou l'aura enrichi. Le tout est présenté de manière sobre (« et de bon goût », selon une formule consacrée qui n'est pas de Godard), claire et aérée : on ne s'égaré pas, malgré la complexité. Un bonheur pour l'esprit mais aussi, comme souvent chez Champ Vallon, pour la main et pour les

yeux... La conviction est emportée et l'ambition largement concrétisée, telle que la formulait Murielle Gagnebin dès son introduction (p. 22) : « Permettre au lecteur de ce livre de s'essayer; à son tour; à la question de l'essai au cinéma ».

Emmanuel d'Autreppe

Université d'Anvers

École supérieure des Arts Saint-Luc, Liège
emmanuel.dautreppe@ccrv.be

Esthétique

Régine Battiston-Zuliani, dir./Hrsg., *Nature et paysages : un enjeu autrichien/Funktion von Natur und Landschaft in der österreichischen Literatur*.

Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt-am-Main, New York, Oxford, Wien, P. Lang, coll. Convergences, 2004, 359 p.

Riche de 21 contributions en français et en allemand, de 8 reproductions de tableaux, d'un index des noms propres et d'aspect particulièrement soigné, l'ouvrage dirigé par Régine Battiston-Zuliani ne s'impose pas seulement par la qualité de la présentation formelle, il intéresse aussi par la place qu'il occupe dans le panorama de la recherche des germanistes et enfin par le contenu des interventions spécifiques.

Certes, l'ouvrage n'est pas véritablement introduit par une réflexion méthodologique générale, cependant, son titre, qui correspond bien à la démarche des auteurs, délimite un secteur intéressant à plusieurs égards. Le hiatus entre le titre allemand *Funktion von Natur und Landschaft in der österreichischen Literatur* qui signifie littéralement « fonction de la nature et du paysage dans la littérature autrichienne » et le titre français, *Nature et paysages : un enjeu autrichien*, attire l'attention de même sur l'originalité de l'ouvrage. En effet, il se situe à la croisée de plusieurs types de recherche : interprétations littéraires et esthétiques faisant ressortir l'importance du motif dans les arts, mais aussi historiques et sociales en se focalisant sur un élément sémantique récurrent qui caractérise en particulier la dynamique sociale autrichienne et l'histoire de l'identité autrichienne, indéfectiblement attachée au paysage alpin.

On peut donc dire que le volume dirigé par Régine Battiston-Zuliani – elle-même spécialiste des questions de narratologie et de représentation du paysage dans la littérature contemporaine –, participe de la recherche sur les *topoi*, ce qui le situerait dans le cadre d'une réflexion rhétorique mais aussi, pour le dire avec Niklas Luhmann, sur la « différence entre structure sociale et sémantique » et leurs « combinatoires douces faites de continuités et discontinuités », ce qui le situe plutôt dans le cadre d'une réflexion sociologique systémique (Niklas Luhmann, *Gesellschaftsstruktur und Semantik. Studien zur Wissenssoziologie der modernen Gesellschaft*, Bd 3, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1989, p. 7).

Cette posture théorique est le signe de la richesse de l'ouvrage qui, de ce fait, a sa place dans la lignée des recherches, actuellement en pointe, sur l'histoire culturelle, sans que soit sacrifiée pour autant la question de la lecture du texte littéraire. Pour s'en convaincre, il n'est que d'observer que sont convoqués comme témoins d'une méditation sur la valeur du paysage la peinture ou le film mais aussi le roman, le théâtre ou la poésie. L'ouvrage décrit un panorama allant d'Adalbert Stifter (1805-1868) à Peter Handke (1942-) en passant par Karl Kraus (1874-1936), Hugo von Hofmannsthal (1874-1929), ou Ingeborg Bachmann (1926-1973), pour citer quelques-uns des noms les plus connus mais aussi des auteurs moins connus, tels que Franz Innerhofer ou Joseph Zoderer.

Les articles s'enchaînent en dessinant plusieurs constellations, qu'il n'est pas possible de présenter par le menu, mais dont on peut indiquer certaines lignes de force. On peut le faire, comme en introduction Régine Battiston-Zuliani, suivant les périodes historiques traversées, le paysage apparaît alors d'abord dans sa force monumentale (chez Adalbert Stifter qui marque ici une forme de frontière temporelle) pour devenir, petit à petit, document et témoin de l'histoire (années 20 à années 60) et apparaître finalement comme victime de cette même histoire humaine dont il accompagne et subit en même temps la

modernité et postmodernité (artificialisation, destruction, pollution, réduction à l'élémentaire incarnant en même temps une forme d'altérité inexpugnable). Le parcours qui est celui des individus face au paysage tout autant que pris dans celui-ci devient alors celui de la Dialectique des Lumières, quand on le relit « en bloc ».

En même temps, le détail est évidemment plus nuancé que cela, des arabesques plus pointillistes s'échappent du schématisme dialectique. Ainsi pourrait-on signaler que la réflexion des auteurs nous conduit du paysage immobile, signe de résistance, (chez Stifter lu par Peter-André Bloch et par Christian Zimmermann) ou chez Thomas Bernhard, lu par Wolfgang Hackl) au paysage immobile signe de conservatisme (dans les séries télévisées par exemple évoquées par Bernhard Doppler). Dans les peintures des auteurs, on décèle tout autant la nostalgie de la petite patrie (la Galicie, par exemple, ainsi avec à chaque fois des nuances différentes chez Leopold von Sacher-Masoch, Karl Emil Franzos, et Josef Roth présentés par Maria Kłańska), que la détestation d'une patrie réduite au stéréotype, idéologiquement marquée (Franz Innerhofer présenté par Gabriella Rovinati et quelques poètes contemporains lus par Wolfgang Straub). Dans ce cadre, la réflexion sur la notion de kitsch – notamment dans l'étude de Bernhard Doppler sur *Sound of Austria* – et de destruction de l'idylle prend tout son sens. Le lieu réduit au *topos* exhibe sa versatilité, incarnant tout autant le meilleur que le pire (dans ce domaine, la poésie de Karl Kraus présentée par Gerald Stieg est une figure limite, celle d'Elfriede Jelinek analysée par Isabelle Guillaume une figure extrême).

Ainsi identifié, le lieu devient sème politique, la destruction des genres qui lui sont voués tels que le tableau romanesque ou le poème à la nature (*Naturlyrik*), un exercice non seulement stylistique mais encore engagé (cela ressort de l'étude de Wolfgang Wiesmüller ou de celle de Jacqueline le Bel mais aussi d'Eric Lysoe sur l'écriture de Lernet-Holenia). Cela ne signifie pas que les questions d'histoire esthétique soient en reste. L'une des origines majeures de la

réflexion sur la question de la relation entre tableau et écriture, le *Laokoon* de Lessing trouve sa place à l'ouverture de deux études (Jacqueline le Bel et Martin Stern), de même que l'indication de l'origine du mot *Landschaft* emprunté aux arts plastiques, si bien que le paysage en allemand est déjà tableau. La réflexion sur la perception esthétique et sur le jeu de renvoi entre tableau de la nature et réflexion du sujet est abordée par ce biais ainsi que celle de la tension entre spatialisation et temporalisation, particulièrement marquée dans les écritures de la fragilité d'Ingeborg Bachmann ou de Marlen Haushofer (présentées respectivement par Astrid Starck-Adler et Régine Battiston-Zuliani) ou encore de la tension entre art et nature où c'est paradoxalement l'art qui l'emporte chez Julian Schutting (présenté par Barbara Molinelli-Stein). Le texte littéraire, même voué au paysage, se creuse pour devenir champ philosophique, il accueille ainsi également la réflexion sur l'épistémologie des sciences (ainsi dans l'article consacré à Christoph W. Aigner par Ulrike Längle) ou sur la concurrence aveugle entre image et écriture (Peter Handke lu par Sieglinde Klettenhammer).

Ayant donné une rapide présentation de l'ensemble, forcément incomplète, nous espérons avoir aiguisé l'appétit du lecteur, tout en souhaitant que l'entreprise connaisse une postérité à la fois dans d'autres aires culturelles, ce qui permettrait une comparaison, dans d'autres champs sémantiques et sociaux, ce qui enrichirait la perception de ce type de problématique et sur la base d'une synthèse méthodologique et disciplinaire.

Françoise Lartillot

CÉPLA, université Paul Verlaine-Metz
lartill@free.fr

Jean-Luc NANCY, *Noli me tangere. Essai sur la levée du corps.*

Paris, Bayard, coll. Le rayon des curiosités, 2003, 93 p.

Noli me tangere est bel et bien une « curiosité ». Par son sujet d'abord : l'épisode de l'évangile de Jean, connu sous le nom de *Noli me tangere*, représenté par la scène au cours de laquelle le Christ ressuscité apparaît à Marie-Madeleine qui le prend pour un jardinier. Jean-Luc Nancy décrit cet épisode comme la scène dans laquelle le Christ « parle, s'adresse et s'en va » (p. 21). C'est une curiosité philosophique que cet essai sur la « levée du corps » et, donc, sur la question de la résurrection et de sa signification philosophique, doublée d'une réflexion sur la limite entre le visible et l'invisible. Enfin, c'est une curiosité dans le champ de l'histoire de l'art puisque l'analyse est assortie – et ce n'est pas son moindre charme – d'un ensemble de tableaux qui représentent la scène. Moins souvent traité en peinture que l'Annonciation ou la Crucifixion, la Résurrection n'en a pas moins le statut de « grand épisode canonique » dans la mesure où elle correspond à un dogme de la religion catholique. Curiosité qui, sans doute, laisserait sans voix et dans une sorte d'effacement les théologiens, si ceux-ci existaient encore. En effet, l'ouvrage s'inscrit dans un courant particulier, celui de la « déconstruction du christianisme », décrit comme un « mouvement qui serait à la fois d'analyse du christianisme – à partir d'une position supposée capable de le dépasser – et de déplacement propre, avec transformation du christianisme lui-même se dépassant, se déposant tout en donnant accès à des ressources qu'il recèle et recouvre à la fois » (p. 10). Mouvement qui traduit, sous couvert d'une apparente modestie, une grande ambition intellectuelle.

La première idée que l'essai tente de débroussailler est celle de la notion de parabole, ramenée à la question du « surgissement du sens, ou de l'outre-sens » (p. 11). Il ne s'agit plus d'entendre un sens « impliqué », contenu dans cette parole au statut singulier que la tradition a appelé « parabole » et qui est un enseignement,